Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 8 | 2015

Au seuil du cloître : la présence des laïcs (hôtelleries,
bâtiments d'accueil, activités artisanales et de
services) entre le V^e et le XII^e siècle

Métiers d'artisan dans les abbayes ardennaises de Saint-Hubert et Stavelot-Malmedy (VII^e-XII^e siècle)

Philippe Mignot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/13589>

DOI : 10.4000/cem.13589

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Philippe Mignot, « Métiers d'artisan dans les abbayes ardennaises de Saint-Hubert et Stavelot-Malmedy (VII^e-XII^e siècle) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 8 | 2015, mis en ligne le 16 novembre 2015, consulté le 03 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cem/13589> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.13589>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Métiers d'artisan dans les abbayes ardennaises de Saint-Hubert et Stavelot-Malmedy (VII^e-XII^e siècle)

Philippe Mignot

- ¹ Distantes d'une soixantaine de kilomètres, les deux abbayes bénédictines d'Ardenne méritent d'être confrontées sur la question des activités artisanales en leur sein. Si leur contexte historique de fondation est différent, les relations qu'elles entretenaient chacune avec leur environnement proche ou domanial sont sensiblement identiques. Les liaisons routières rencontrèrent les mêmes difficultés de « zone périphérique »¹. Cette mise en parallèle offre l'avantage d'enrichir mutuellement les données textuelles et archéologiques de l'une et de l'autre.

Fig. 1 – Carte des principales propriétés des abbayes de Stavelot (Δ) et de Saint-Hubert (O), (IX^e-X^e siècle).

Les liaisons routières

- 2 L'abbaye de Stavelot-Malmedy fut fondée au milieu du VII^e siècle par Remacle ², après l'échec d'une première tentative plus au sud, sur la Semois ³. La réunion de trois fisco, donnés par le maire du palais Grimoald, a fourni le noyau d'installation de la communauté auquel furent ajoutés des domaines agricoles plus éloignés, mais situés dans des régions plus favorables à l'agriculture. La question du choix du lieu et des motivations implicites mérite d'être évoquée. En effet, au-delà du *topos* du « désert » recherché par le fondateur et ses disciples, il convient d'examiner les éventuels avantages matériels envisagés par les instigateurs par-delà les dimensions spirituelles et les visées politiques ⁴. Pour les deux abbayes, on se situe dans un hinterland entre les voies navigables de la Meuse à l'ouest et du Rhin à l'est. On est aussi à l'écart des zones fertiles exploitées dès le début de l'époque romaine. La romanisation n'y intervint pas avant le II^e siècle et déjà au cours du III^e siècle, on assista à la rétraction de l'habitat rural au point que cette région ne connut pas d'occupation significative au Bas Empire ⁵. Par conséquent, le réseau routier secondaire, en dehors de la grande voie Reims-Cologne, qui passe à environ vingt kilomètres de Saint-Hubert et de Stavelot, y fut sans doute négligé assez tôt et gagné par la reforestation, contrairement aux axes principaux des régions à l'ouest et au sud ⁶.

Fig. 2 – Carte du territoire de l'abbaye de Stavelot-Malmedy : 1. La délimitation réduite de 669-670 (d'après R. Noël) ; 2. La délimitation originelle de 647-648 (d'après R. Noël) ; 3. Le tronçon de route « Mansuerisca » ; 4. La chaussée romaine Reims-Cologne ; 5. Églises filiales et chapelles ; 6. Églises-mères ; 7. Tombes mérovingiennes ; 8. Abbaye composée des monastères de Stavelot et de Malmedy.

- 3 Ce point était à rappeler pour insister sur le rôle essentiel qu'ont dû tenir les chemins sans lesquels ces communautés monastiques, privées d'approvisionnement, n'auraient pu se développer ni même subsister. Ne faut-il pas voir là précisément dans ces fondations l'un des objectifs majeurs que le pouvoir a recherché à leur assigner, celui de désenclaver des zones forestières peu peuplées, qu'on devait, quoiqu'il arrive, traverser ? Cet aspect nous oriente d'entrée de jeu vers une catégorie de travailleurs : d'une part, ceux liés à la construction de routes et à leur entretien et, d'autre part, le personnel affecté au transport, sans compter des artisans plus spécialisés de la maintenance sinon de la fabrication du charroi. Quels en sont les indices ?
- 4 Dans le descriptif de la délimitation de 670 du domaine de l'abbaye de Stavelot, une délimitation plus ou moins circulaire de l'espace d'entre 15 et 20 km de rayon, un des seuls repères d'origine anthropique est dénommé *via Mansuerisca*.

Fig. 3 – Photo du tronçon de la route « Mansuerisca » en cours de fouilles (cl. M.-H. Corbiau, dir. de l'Archéologie, SPW).

- 5 L'étymologie de cette appellation a fait couler beaucoup d'encre et demeure peu claire. Si la localisation précise n'est pas tout à fait assurée, c'est dans ce secteur, en suivant la logique de la délimitation de 647/648 qu'on a mis au jour un tronçon d'une voie rectiligne construite sur une armature de bois. Attribuée à l'époque romaine dès les premières découvertes par sa construction ingénieuse, les bois ont été soumis à de nouvelles datations radiocarbone⁷. Ce tronçon de route remonterait à la première moitié du VII^e siècle et connu des réfections dans le premier tiers du IX^e siècle. La route pouvait s'avérer dangereuse puisqu'on retrouva sur le bas-côté les restes d'une charrette.

Fig. 4 – À l'avant-plan, les restes de la charrette (cl. M.-H. Corbiau, dir. de l'Archéologie, SPW).

- 6 Nul n'est besoin de rappeler l'importance du transport, confirmée par les polyptyques pour Prüm, autre abbaye « ardennaise »⁸, et les chartes de Stavelot, qui nous détaillent les denrées acheminées depuis les domaines jusqu'à l'abbaye⁹. Il faut ajouter pour Stavelot le témoignage « très vivant » donné par les *Miracula Remacli*. Ce recueil, rédigé à Stavelot entre 851 et 861, nous informe (c. 22-24) sur la livraison du poisson pêché dans la Meuse à Chooz (France, dép. Ardennes), du vin de Moselle (c. 25-27) et à plusieurs reprises de l'usage de la traction par bœufs (surtout c. 30 et 67)¹⁰. L'approvisionnement en vin de Rhénanie, de Champagne et de Lorraine tenait un rôle important. Le transport exige donc du bois, mais le charron a aussi besoin de fer quoique la charrette à deux roues retrouvée n'a livré aucun élément métallique : les roues à rayon ne semblent pas avoir été cerclées d'un bandage en fer. Le fer est une ressource qui ne manque pas. Encore faut-il arriver à l'exploiter. Entre la carte géologique des gisements et des traces avérées, la réduction du minerai puis son forgeage pour la période envisagée, toutes ces étapes restent méconnues sur le plan archéologique. Mais à ce sujet, c'est du côté de Saint-Hubert qu'il faut se tourner¹¹.

L'abbaye de Saint-Hubert

- 7 L'abbaye aurait été fondée vers 700 par Plectrude, la femme du maire du palais Pépin II. On ne dispose pas pour cette fondation d'une documentation archivistique comparable à celle de Stavelot. L'incendie de 1130 a détruit les archives de l'abbaye. Nous devons nous contenter de sources narratives – dont une *Vita* du IX^e siècle¹² et surtout d'une chronique rédigée au début du XII^e siècle¹³ – qui font apparaître une série de contradictions sur les origines du monastère. Le lieu originel d'Andage, nom donné par le ruisseau traversant cet endroit boisé, aurait fait partie d'une *villa* dotée d'une

fortification qui reste introuvable. En outre, la donation primitive regroupe des paroisses partagées entre deux doyennés, alors qu'elles auraient dû appartenir au même ensemble, sinon faire l'objet d'une exemption¹⁴. La confusion est telle qu'on peut se demander dans quelle mesure les moines ne se sont pas forgé des origines imaginaires. Ajoutons encore qu'entre le premier « abbé », Béréglise, chapelain de Pépin II, et l'abbé du début du IX^e siècle, on n'en connaît aucun autre¹⁵. En fait, les sources écrites ne deviennent fiables qu'à partir de l'épiscopat de Walcaud. Ce dernier procède non seulement à une donation importante en faveur d'Andage en 817, mais aussi, quelques années plus tard, en 825, il décide de confier aux moines le corps de l'évêque Hubert († 727) extrait de la sépulture qu'il s'était lui-même choisie à Liège en une église bâtie à cette fin. Le saint est acheminé vers le sud. Et indispensable à la promotion du culte, la rédaction d'une seconde *Vita* et de ses miracles consigne des informations utiles pour notre propos. Le choix du lieu, boisé et au relief marqué entre 310 et 600 m, a priori peu favorable à une installation agricole, connu aussi aux trois premiers siècles de notre ère une occupation sous forme de petites villas classiques, y compris à l'emplacement de la future abbaye¹⁶. Ici, à nouveau, s'y révèle l'importance du réseau routier indissociable du culte de saint et de la tenue de pèlerinages¹⁷. C'est dans ce contexte, qu'on relève la présence d'un marché qui existe vers 825 et attire marchands et... voleurs¹⁸ ! En effet, un marchand venu de Bras, à moins de 5 km, se fait voler son cheval qu'il retrouvera le lendemain au milieu du marché grâce à l'intervention du saint.

- 8 Un autre miracle retiendra notre attention puisqu'il concerne un forgeron¹⁹. Un certain Anglemar est victime d'une maladie professionnelle car il a perdu la vue. Conduit par son fils devant le mausolée du saint, il recouvre la vue. En remerciement, il offre à l'abbaye deux barres de fer. Ce don semble bien insuffisant à l'abbé qui le convainc de s'installer au sein de l'abbaye. Il provient de la localité de Marloie distante de 22 km. Ce domaine, issu de la donation de l'évêque Walcaud, va rester jusqu'à la fin du XVIII^e siècle une propriété de l'abbaye. Elle y détient une « boverie », centre d'élevage réputé à partir des XV^e-XVI^e siècles²⁰. Marloie, qui se situe déjà un peu hors de l'Ardenne, offre aussi une zone riche en affleurements de minerais de fer, hématite et limonite²¹. Ces gisements furent exploités au moins à l'époque romaine comme en témoigne la présence de plusieurs bas fourneaux d'épuration et de forgeage retrouvés dans des villas proches, à Jemelle²² et à Hollogne. Dans toute la région, si l'époque mérovingienne n'est connue que par ses cimetières, ils ont fait l'objet d'une recherche acharnée dans le dernier quart du XIX^e siècle, au point que peu de cimetières de plein champ semblent y avoir échappé. Parmi la panoplie classique des objets retrouvés dans les tombes des VI^e-VII^e siècles, il se trouve aux moins deux scramasaxes, datés du VII^e siècle, qui offrent la particularité d'être signés. L'un provient d'une tombe de Froidlieu, église-mère sur un domaine donné à Stavelot en 747 et puis relevant en partie de Saint-Hubert²³. Des points reliés par des traits forment les lettres de VRSVS. Le second scramasaxe fut découvert à Eclaye, en 1885, à 5 km de Froidlieu²⁴. L'objet est de même facture et de mêmes dimensions (Long. : 49,7 cm), signé VRSVS FIICIT²⁵.

Fig. 5 – La signature du forgeron du scramasaxe de Froidlieu, VII^e siècle (cl. G. Focant, dir. de l'Archéologie, SPW).

- 9 De toute évidence : il s'agit d'un anthroponyme de langue latine formé sur un nom d'animal, selon une pratique courante dans la société gallo-romaine ²⁶. À n'en pas douter, porter le nom de cet animal sauvage, redouté mais admiré pour sa force musculaire hors du commun, était une façon de s'attribuer cette qualité, davantage encore dans le cas d'un forgeron/armurier ²⁷. Car il s'agit bien, avec ce nom, de celui qui a fabriqué l'objet même s'il n'a pris la peine de ne graver le verbe de l'action que sur un des deux grands couteaux. Durant le haut Moyen Âge, les signatures d'artistes, en premier lieu des orfèvres, se rencontrent avant tout sur des objets précieux qu'on retrouve dans les trésors d'églises ou sur des objets d'appareils personnels, comme des ceinturons ²⁸. Pour la Belgique, les armes de Froidlieu et d'Eclaye constituent les deux seuls exemplaires qui nous sont parvenus. Un coutelas du même type a été découvert à Bargaen (Rhin-Neckar), mais l'inscription gravée, selon la même technique, est malheureusement illisible ²⁹. On peut encore citer le scramasaxe de Chaouillet ³⁰. La lance retrouvée dans une tombe datée du VI^e siècle du cimetière de Cutry porte une inscription sur les deux faces, mais reste d'une lecture incertaine ³¹. Le forgeage d'un scramasaxe exige un savoir-faire et par conséquent en découle une notoriété que vient confirmer la signature de l'objet. D'où la question de la production et de la commercialisation de ce type d'objets.
- 10 Pour revenir au témoignage du miracle, je voulais souligner combien l'activité métallurgique s'inscrit dans une tradition ancrée dans la région, plus ancienne que l'abbaye, et que l'abbé entend bien maintenir. Cela fait longtemps déjà que Mircea Éliade avait bien mis en évidence, par une approche d'ethnographie comparée, le rapport étroit entre les métiers du feu, du forgeron en particulier, et le religieux, le divin, le magique ³². Ce métier fait appel à plusieurs savoir-faire : trouver le minerai, le transformer par une sorte de transmutation de la matière, à l'aide d'outils, dont certains, comme le marteau, l'enclume, la pince et le soufflet, sont des attributs des dieux aussi bien dans la mythologie gréco-romaine que nordique. Sans oublier, c'est une évidence, l'usage d'une force physique exceptionnelle. Le *faber* est celui qui fabrique des outils et des armes. Le forgeron est détenteur d'un savoir sinon de secrets. Dans le cas d'Anglemar, aveugle, on peut supposer que c'est à son fils qu'il les a transmis. L'abbé ne s'y trompe sans doute pas puisqu'il force le père à intégrer le

monastère et non le fils, semble-t-il. Le contrôle de ces savoirs, dans une certaine mesure hermétiques, est à rapprocher des miracles. Ces derniers résultent avant tout d'actes médicaux et autres soins thérapeutiques maîtrisés par certains membres de la communauté monastique et soigneusement occultés derrière la puissance du saint honoré. Ce qui signifie que les enjeux vis-à-vis de cette catégorie d'artisans ne sont pas que matériels, mais sont aussi liés à une forme de pouvoir. Dans un cadre plus large, d'autres témoignages confirment la place d'artisans au sein des abbayes ³³.

- 11 À Saint-Hubert, l'archéologie, jusqu'à présent limitée à l'abbatiale et ses abords remaniés au ^{xvi}^e siècle et puis au début du ^{xviii}^e siècle, n'a pas livré le moindre indice d'artisanat. De même, les sources archivistiques pour la période qui nous intéresse sont quasi inexistantes.

L'abbaye de Stavelot

- 12 En revanche, Stavelot a livré plus d'informations utiles ³⁴. La grande abbatiale démolie en 1801 a fait l'objet d'une fouille complète durant vingt-deux années.
- 13 Les fouilles ont surtout remis au jour le plan de l'abbatiale du ^{xvi}^e siècle, qui intègre les structures de l'église consacrée entre 1030 et 1048 et qui connut encore des transformations au ^{xii}^e siècle. Pour les phases antérieures, on dispose du jalon chronologique de 881, date de destruction de l'abbaye par les Normands, à laquelle les archéologues rattachent une couche d'incendie antérieure à l'église du ^{xi}^e siècle. Pour les phases d'occupation comprises entre la fondation et cette date historique de 881, les archéologues sont en train de revoir les stratigraphies et rien de définitif ne peut être avancé à l'heure actuelle ³⁵. Les couches sous l'incendie ont livré des fragments de creusets à la fois de bronzier et de verrier, pour l'essentiel, en deux endroits distincts de l'église. Ce sont des fragments de céramiques assez rudimentaires, de coupes en terre riche en kaolin (rhénane ?) qui ne rentrent pas dans la typologie de la vaisselle de table ³⁶. Des plombs et des fragments de verre plat sont à l'étude ³⁷.

Fig. 6 – Plan général de l'abbaye de Stavelot. Les deux ensembles cerclés entourent les zones de concentrations de creusets de verrier et de bronzier (d'après B. Neuray, APASREeL, asbl).

- 14 C'est tout ce qu'on peut dire à ce stade sur deux activités, sans doute ponctuelles, vu leur emplacement.
- 15 Les sources écrites permettent de compléter nos informations. Comme à Saint-Hubert, par une anecdote des *Miracula*, on apprend qu'un *ferrarius* résidait à l'abbaye à la satisfaction des moines et par la même occasion avait accès au marché de la localité ³⁸. Sur les autres métiers, le cartulaire ne se fait plus précis qu'à partir du milieu du XII^e siècle. Vers 1151, on trouve mention de plusieurs métiers répartis en différentes catégories ³⁹ :
- celle classique des métiers de bouche : responsables (*custodes*) du pain et du vin, boulanger (*pistor*) ; celle de l'entretien : un « nettoyeur » (*lautor*) ;
 - celle des métiers de la construction : un *faber*, un charpentier et un *fenestarius*
 - et là encore traditionnelle, pour les effets vestimentaires et autres équipements : un responsable des chaussures, cordonnier (?) (*custos calceamenta*).
- 16 En 1173, le nouvel abbé, qui avait été couthier auparavant, dénonce un mauvais entretien des « fenêtres » ⁴⁰. Il décharge de cette tâche le *fenestarius* Alard pour la confier à son fils Simon, en échange de quoi il reçoit une dîme en viager. Dans cette affaire, on a confirmation de la transmission du métier, même s'il est difficile d'en mesurer l'étendue exacte.

Conclusion

- 17 À travers cette brève évocation, il convient de souligner combien ces deux abbayes, à première vue bien isolées aujourd'hui, ne vivaient pas en autarcie et que leur rôle fut bien de contrôler l'espace dans un territoire ingrat. Les routes qui y convergent le

prouvent. L'abbaye comporte deux clôtures : la plus grande perméable au monde laïc et la plus réduite, réservée à la communauté religieuse. Il semble essentiel de s'attacher les artisans – certains métiers avec plus d'insistance que d'autres comme on l'a suggéré pour des raisons très particulières –, dont elle a besoin à la fois pour son usage interne, mais aussi en fonction des produits commercialisables. Le lien qui unit ce personnel qualifié à l'abbaye, du point de vue sémantique, est sans équivoque : tous appartiennent à la *familia*. Il n'y pas de doute, les deux abbayes traitées deviennent très tôt et très vite des centres économiques ⁴¹.

NOTES

1. P. MIGNOT, « L'Ardenne à la fin du haut Moyen Âge ou comment un territoire en marge se retrouve au centre », in *Ruralia*, 7 (2009), p. 205-217.
2. Fondation composée de deux monastères, séparés par 8 km, l'un, à Stavelot et, l'autre, à Malmedy.
3. R. NOËL, « Moines et nature sauvage dans l'Ardenne du haut Moyen Âge (saint Remacle à Cugnon et à Stavelot-Malmedy) », in J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS (éd.), *Villes et campagnes au Moyen Âge, Mélanges Georges Despy*, Bruxelles, 1991, p. 563-597.
4. N. SCHROEDER, « *In locis vaste solitudinis*. Représenter l'environnement au haut Moyen Âge : l'exemple de la Haute Ardenne (Belgique) au VII^e siècle », in *Le Moyen Âge*, 116 (2010), p. 9-35.
P. GEORGE, « Saint Remacle de Malmedy et de Stavelot. Entre mythe et réalité », in B. VAN DEN BOSSCHE (éd.), *Les moines à Stavelot-Malmedy du VII^e au XXI^e siècle*, Stavelot, 2003, p. 19.
5. P. VAN OSSEL, *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris, 1992, p. 116-117.
6. Par exemple les routes Bavai-Cologne et Metz-Tongres. M.-H. CORBIAU et J.-M. YANTE, « Le réseau routier antique : adaptation, survie, déclassement au Moyen Âge. Exemple d'itinéraires entre Arlon et la Meuse », in J.-M. YANTE et A.-M. BULTOT-VERLEYSEN (éd.), *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècle)*, Louvain-la-Neuve, 2010, p. 199-217.
7. Les recherches furent menées dès 1821, puis en 1933, 1956, 1959, 1963, 1977-1978 et enfin en 2004. M.-H. CORBIAU, *La « Via Mansuerisca ». Étude archéologique du tracé et des structures*, Bruxelles 1981 ; EAD., « La «Via Mansuerisca», liaison routière entre Trèves et Maestricht ? », in *Les études classiques*, 49 (1981), p. 327-341. EAD., « La *via Mansuerisca* : nouvelles recherches archéologiques pluridisciplinaires et découverte d'une charrette dans la Fagne Rasquin à Waimès », in *Hautes Fagnes*, 4 (2005), p. 27-29.
8. J.-P. DEVROEY, « Les services de transport à l'abbaye de Prüm au IX^e siècle », in *Revue du Nord*, 61 (1979), p. 543-568.
9. J. HALKIN et C.-G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, Bruxelles, 1909.
10. P. GEORGE, « La vie quotidienne à Stavelot-Malmedy autour de l'an Mil. Moines et société à travers les *Miracula Remacii* », in *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 111 (2003), p. 11-58.
11. A. DESPY-MEYER et P.-P. DUPONT, « Abbaye de Saint-Hubert », in *Monasticon belge*, V, Province de Luxembourg, Liège, 1975, p. 9-83. A. DIERKENS, « Saint-Hubert en Ardenne », in J.-E. KUPPER, F.

PIRENNE, P. GEORGE (éd.), *Liège. Autour de l'an Mil, la naissance d'une principauté (X^e-XII^e siècle)*, Liège, 2000, p. 51-52.

12. *Vita secunda Huberti*, éd. Ch. DE SMEDT, AA. SS, *Novembris I*, Paris, 1887, p. 806-816.

13. *La chronique de Saint-Hubert, dite Cantatorium*, éd. K. HANQUET, Bruxelles, 1906.

14. G. DESPY, « Questions sur les origines de l'abbaye de Saint-Hubert », in *Saint-Hubert d'Ardenne. Cahier d'histoire*, 8 (1991), p. 242-256.

15. Soit sur un peu d'un siècle, sachant qu'à partir du IX^e siècle, les abbatiats ont de manière assez régulière une durée de vingt ans, il manquerait au moins les noms de quatre abbés au cours du VIII^e siècle. Sur la liste des abbés des origines à la fin du XII^e siècle : A. DESPY-MEYER et P.-P. DUPONT, « Abbaye de Saint-Hubert... », *op. cit.*, p. 24-46.

16. Pour une analyse fine du contexte environnemental, voir : N. SCHROEDER, « Organiser et représenter l'espace d'un site monastique. L'exemple de Saint-Hubert du IX^e au XII^e siècle », in A. DIERKENS, C. LOIR, D. Morsa et G. VANTHEMSCHÉ (éd.), *Villes et villages. Organisation et représentation de l'espace, Mélanges offerts à Jean-Marie Duvosquel*, éd. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 89 (2011), p. 711-745. Sur cette villa romaine découverte en 2010 : D. HENROTAY, « Saint-Hubert/Saint-Hubert : étude du parvis de l'église abbatiale », in *Chronique de l'archéologie wallonne*, 19 (2012), p. 203-204.

17. R. PETIT, « Foires et marchés à Saint-Hubert du IX^e au XVII^e siècle », in *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, 95 (1964), p. 257-387 (sur les routes en particulier p. 265-274 et planche V) ; sur les processions réunissant les paroisses dites « croix banales », voir E. NEMERY DE BELLEVAUX, « L'ancien doyenné de Rochefort des origines à 1559 », in *Annales de la Société archéologique de Namur*, 62 (1982), p. 67-71.

18. R. PETIT, « Foires et marchés... », *ibid.*, p. 262-263. G. DESPY, « Villes et campagnes aux IX^e et X^e siècles, l'exemple du pays mosan », in *Revue du Nord*, 50 (1968), p. 164-165.

19. AA. SS., *Nov.*, *op. cit.*, p. 819. Voir le commentaire de G. DESPY, « Villes et campagnes... », *ibid.*, p. 162-163 ; S. TANGE, « La formation d'un centre économique en Ardenne au haut Moyen Âge : Saint-Hubert dans sa région », in J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS (éd.), *Villes et campagnes...*, *op. cit.*, p. 683-684.

20. La *domus* de l'abbé y est signalée en 1064 : *La chronique de Saint-Hubert, dite Cantatorium*, éd. K. HANQUET, *op. cit.*, p. 45.

21. Par exemple, un *Ferreum Montem*, non localisé, sert à délimiter la terre de Saint-Hubert, au nord de l'abbaye : *La chronique de Saint-Hubert, dite Cantatorium*, éd. K. HANQUET, *ibid.*, p. 4.

22. P. MIGNOT, *La villa gallo-romaine de Jemelle*, Namur, 1997 (Carnets du patrimoine, 19).

23. P. MIGNOT, « Archéologie d'un cimetière paroissial du Moyen Âge en milieu rural : l'église de Froidlieu (Wellin, province de Luxembourg) », in *Annales de l'Est*, 62/2 (2012), p. 21-40.

24. A. BEQUET, « Nos fouilles en 1885 », in *Annales de la Société archéologique de Namur*, 17 (1886), p. 240-243. Le scramasaxe est reproduit dans une planche hors texte.

25. L'inscription renvoie à la formule classique romaine X (me) *FECIT*.

26. S. FORIER, « Les anthroponymes formés sur des noms d'animaux en Gaule Narbonnaise et dans les provinces alpines », in M. DOUDIN-PAYRE et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER (éd.), *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruxelles, 2001, p. 483 et 519 : le diminutif *Ursulus* est l'un des noms thériophores les plus fréquents. Le nom est plus fréquent encore sous sa forme germanique (M. PASTOUREAU, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*. Paris, 2007, p. 68-71, avec références bibliographiques).

27. M. PASTOUREAU, *L'ours...*, *ibid.*

28. J. LECLERCQ-MARX, « Signatures iconiques et graphiques d'orfèvres dans le haut Moyen Âge. Une première approche », in *Gazette des Beaux-Arts*, 137 (2001), p. 1-15.

29. K. DÜWEL, « Epigraphische Zeugnisse für die Macht der Schrift in östlichen Frankenreich », in *Die Franken, Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren : König Chlodwig und seiner Erben*, Mayence, 1996, p. 550-551 et 960.
30. J. GUILLAUME, « La nécropole de Chaouillet (Meurthe-et-Moselle) : Aux Écailles », in L. OLIVIER (dir.), *Princesses celtes en Lorraine. Sion, trois millénaires d'archéologie d'un territoire*, Jarville-la-Malgrange, 2003, p. 146-153. Parmi plusieurs scramasaxes, sur l'un figure des lettres attribuables à un nom AUNOMUNUS (?) suivi de FECIT, selon K. RZEPKOWSKI, « Une inscription sur le scramasaxe de Chaouillet : proposition de lecture », in *Bulletin de liaison de l'AFAM*, 34 (2010), p. 86. Je remercie chaleureusement Jacques Guillaume pour ces informations.
31. R. LEGOUX, *La nécropole mérovingienne de Cutry (Meurthe-et-Moselle)*, éd. Mémoires publiés par l'Association française d'archéologie mérovingienne, 14 (2005), p. 84-85 et pl. 7.
32. M. ÉLIADE, *Forgerons et alchimistes*, Paris, 1956.
33. J.-P. DEVROEY, *Puissants et misérables. Système social et monde paysan dans l'Europe des Francs (VI^e-IX^e siècle)*, Bruxelles, 2006, p. 578 ; ID., *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècle)*, t. 1, Paris, 2003, p. 131-134. Voir aussi, bien entendu, le plan de Saint-Gall : F. SCHWIND, « Zu karolingerzeitlichen Klöstern als Wirtschaftsorganismen und Stätten handwerklicher Tätigkeit », in L. FENSKE, W. RÖSENER et T. ZOTZ (éd.), *Institutionen, Kultur und Gesellschaft im Mittelalter. Festschrift für Josef Fleckenstein zu seinem 65. Geburtstag*, Sigmaringen, 1984, p. 101-123.
34. Je renvoie surtout à la thèse de doctorat en histoire présentée en 2012 à l'université libre de Bruxelles par Nicolas Schroeder : *Terrae familiae Remacii. Études sur le milieu social et matériel de l'abbaye de Stavelot-Malmedy (VII^e-XIV^e siècle)*, à paraître à l'Académie royale de Belgique. En attendant, pour un survol historique et une bibliographie : C. PASCAUD, *L'abbaye de Stavelot*, t. 1 (*Histoire et représentations des édifices*), Namur, 2013.
35. B. LAMBOTTE et B. NEURAY, « Stavelot/Stavelot : ancienne abbatale, état d'avancement des fouilles dans le secteur occidental des nefs et de l'avant-corps ottoniens », in *Chronique de l'archéologie wallonne*, 15 (2008), p. 153-155 ; EID., « Stavelot/Stavelot : ancienne abbatale, vestiges du milieu du VII^e siècle jusqu'à 881 », in *Chronique de l'archéologie wallonne*, 16 (2009), p. 121-125. B. NEURAY, « L'abbaye de Stavelot », in O. VRIELYNCK (éd.), *L'archéologie en Wallonie. L'époque mérovingienne*, Namur, 2013, p. 42-43. À la lecture des plans publiés, on ne s'étonnera donc pas d'y voir des variations sensibles.
36. Communication personnelle de Sylvie de Longueville de la Direction de l'Archéologie que je remercie.
37. B. NEURAY et B. LAMBOTTE, « Verre plat : état d'avancement de l'étude des vestiges archéologiques de l'abbaye de Stavelot », in S. BALCON-BERRY, F. PERROT et C. SAPIN (éd.), *Vitrail, verre et archéologie entre le V^e et le XII^e siècle*, Paris, 2009, p. 153-159. La figure 3 présente quatre verres de vitraux et deux fragments de plomb. L. VAN WERSCH, I. BIRON, B. NEURAY, F. MATHIS, G. CHÊNE, D. STRIVAY et C. SAPIN, « Les vitraux alto-médiévaux de Stavelot (Belgique) », in *ArcheoSciences. Revue d'archéométrie*, 2014 (à paraître).
38. *Liber secundus miraculorum sancti Remacii*, c. 39, éd. AA. SS., 3 septembre, p. 714. Voir *supra* note 9.
39. J. HALKIN et C.-G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, Bruxelles, 1909, n° 154 (p. 313).
40. J. HALKIN et C.-G. ROLAND, *Recueil des chartes...*, *ibid.*, n° 266. Le passage a été commenté par B. EVRARD-NEURAY, « Les vitraux de l'ancienne abbatale de Stavelot », in B. VAN DEN BOSSCHE (éd.), *Les moines...*, *op. cit.*, p. 57-66.
41. S. TANGE, « La formation d'un centre économique en Ardenne au haut Moyen Âge : Saint-Hubert dans sa région », in J.-M. DUVOSQUEL et A. DIERKENS (éd.), *Villes et campagnes...*, *op. cit.*, p. 677-691. Au terme de cet article, il m'est agréable de remercier Brigitte Neuray, Sylvie de

Longueville, Nicolas Schroeder et Frédéric Chantinne pour leurs informations, réflexions et remarques.

RÉSUMÉS

Distantes d'une soixantaine de kilomètres, les deux abbayes bénédictines d'Ardenne méritent d'être confrontées sur la question des activités artisanales en leur sein.

Si leur contexte historique de fondation est différent, les relations qu'elles entretenaient chacune avec leur environnement proche ou leurs domaines plus éloignés, sont sensiblement identiques. Les liaisons routières rencontrèrent les mêmes difficultés de « zone périphérique ». L'étude conjointe des deux abbayes offre l'avantage d'enrichir les données textuelles et archéologiques de l'une par rapport à l'autre.

Les deux communautés ont dû pourvoir à leur approvisionnement régulier en vivres et en tout l'équipement nécessaire. L'examen des sources permet d'esquisser les contours des métiers que ces abbayes ont cherchés à abriter. L'exploitation des ressources naturelles comme le minerai de fer mais aussi les produits agricoles prélevés et acheminés vers l'abbaye nous éclairent sur les métiers exercés au cœur de l'abbaye.

It is interesting to compare Stavelot and Saint-Hubert, the two Benedictine abbeys of Ardennes, distant of about sixty kilometres, in terms of artisanal activities within them. A parallel study of the two abbeys enriches textual and archaeological data relative to one another.

If the historical context of their respective foundation is different, the relation with their immediate environment or their more distant domains is almost identical. They were both established away from major thoroughfares, therefore road links were inherently difficult. Yet these roads were essential to their regular food supply.

The examination of written and archaeological sources allows us to have some insight of the arts and craft inside the abbeys.

INDEX

Mots-clés : routes, forgeron, métallurgie, marchands, artisanat du verre

Index géographique : Belgique/Ardenne, Belgique/Saint-Hubert, Belgique/Stavelot

AUTEUR

PHILIPPE MIGNOT

Département du Patrimoine, Direction de l'Archéologie, Namur